

JEAN BOUTRAIS

LES POPULATIONS PASTORALES DE « *CABBAL* » EN ADAMAOUA

Résumé

« *CaBBal* » ⁽¹⁾ est une notion géographique peule spécifique de l'Adamaoua et de la Dorsale Camerounaise. On ne la retrouve pas chez d'autres Peuls qui habitent des massifs montagneux, par exemple au Fouta Djalon. Le « *caBBal* » n'est pas, à proprement parler, une montagne mais un haut plateau, caractérisé par de grandes étendues herbeuses. C'est un milieu typiquement pastoral.

En Adamaoua, le « *caBBal* » le plus important est celui dit de Mbabo, vaste ensemble de hauts reliefs comportant plusieurs unités pastorales sur Tignère, Galim et Banyo. La chaîne de Gandaba comprend également plusieurs « *caBBe* ». D'autres sont dispersés sur l'Adamaoua mais ils représentent des reliefs moins élevés et peu étendus. A la limite, les Peuls désignent « *caBBal* » des paysages qui ne correspondent pas exactement à la définition.

Milieus pastoraux par excellence, les « *caBBe* » ont joué un grand rôle dans l'histoire des Peuls, notamment celle des Mbororo du groupe djafoun. Encore aujourd'hui, les groupes

1. La prononciation française approchée est « tchabbal/tchabbé ». Il n'existe pas d'équivalent, en français, au B implusif en langue peule. Par convention, les B et D majuscules ont la même signification phonétique que les b et d « crochés ».

peuls sont étagés selon l'altitude sur les « *caBBe* » les plus élevés, par exemple au Tchabbal Mbabo. Plus les Peuls sont spécialisés dans l'économie pastorale, plus ils se tiennent en altitude. Une gradation altitudinale comparable se retrouve sur les Grassfields, autre vaste ensemble de hauts plateaux au Cameroun.

Milieus pastoraux, les « *caBBe* » de l'Adamaoua sont peuplés par des pasteurs ou des éleveurs-cultivateurs. Les cultivateurs proprement dits n'habitent que les périphéries de ces reliefs. Il en résulte l'absence de confrontation entre éleveurs et cultivateurs. Au contraire, les populations pastorales et agricoles s'associent par toute une série d'échanges et de contrats.

Avec l'invasion d'une partie de l'Adamaoua par les mouches tsé-tsé, puis la réinfestation de pâturages pourtant assainis, l'élevage bovin se replie sur les « *caBBe* », seuls espaces encore salubres. Mais la concentration actuelle de bétail sur le Tchabbal Mbabo et Gandaba perturbe l'étagement ancien des groupes peuls et dégrade les pâturages d'altitude.

Les hauts plateaux de l'Adamaoua, devenus secteurs de refuge pour de nombreux éleveurs, devraient bénéficier d'interventions spécifiques pour sauvegarder un pastoralisme d'altitude, original en Afrique.

Introduction

Lorsqu'ils prennent la grande route de Garoua, les Peuls de Ngaoundéré disent qu'ils montent d'abord sur le « *CaBBal* ». Même sans autre précision, tout le monde sait qu'il s'agit du haut plateau qui barre l'horizon au nord de la ville. Il suffit de parcourir les quelques kilomètres entre Mounguel et « la Falaise » pour être étonné du changement de paysages. Les lignes d'horizon s'élargissent à de grandes étendues dépourvues d'arbres ; le vent et le froid saisissent les voyageurs qui arrivent de Mbé, en plaine. Le « *caBBal* » s'oppose à la fois à la plaine (« *luggere* ») de la Bénoué et au plateau (« *lesdiwol* ») de Ngaoundéré.

Ce type de milieu géographique n'est pas exceptionnel en Adamaoua. C'est le domaine privilégié de populations presque uniquement peules et largement spécialisées dans l'élevage.

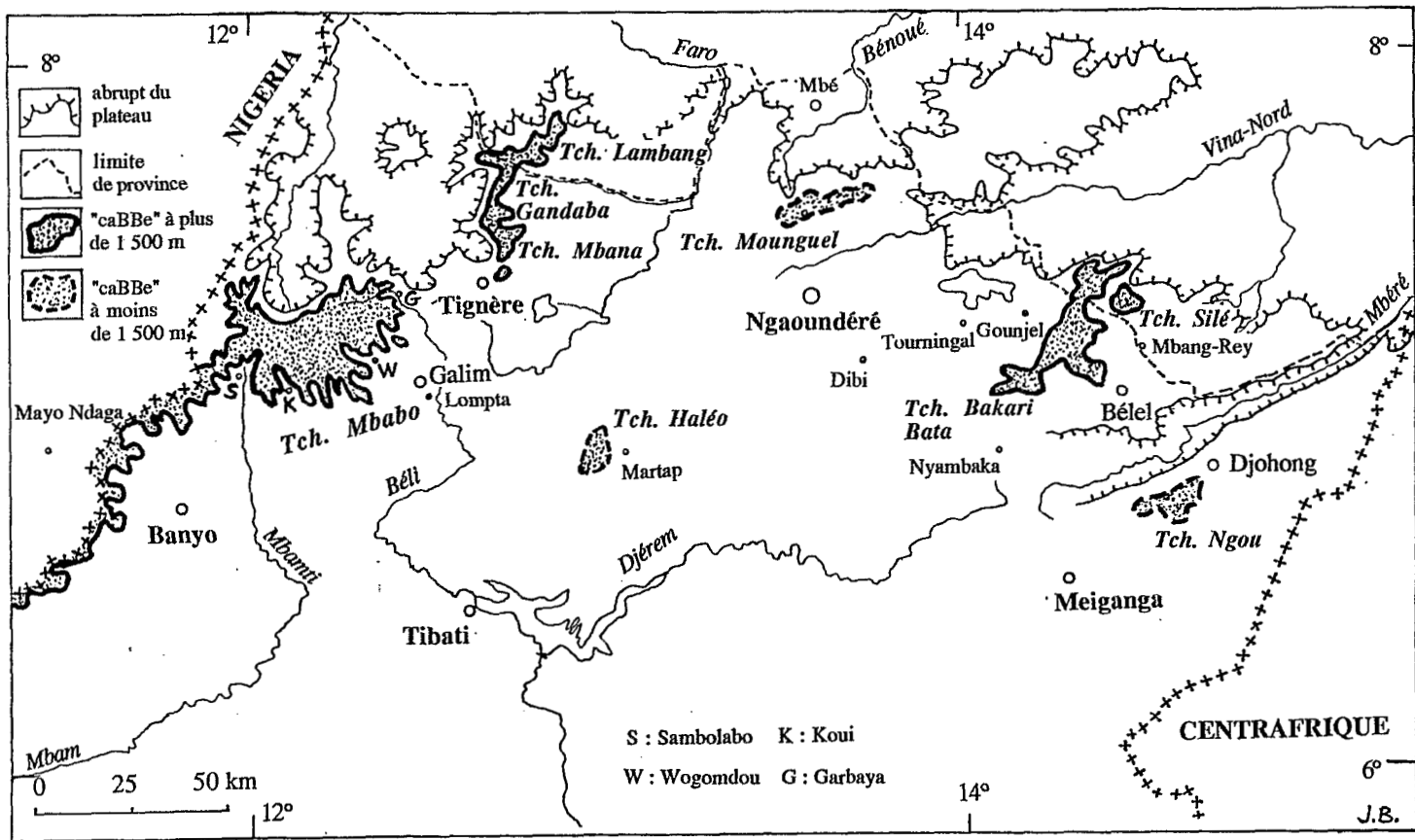


Fig. 2 : Les "caBBé" de l'Adamaoua : croquis de localisation

1. Les « caBBé » de l'Adamaoua

La notion peule de « *caBBal* » est souvent traduite rapidement, en français, par « montagne ». Pourtant, les deux termes ne désignent pas des réalités géographiques comparables. Une montagne est un relief caractérisé par des altitudes élevées et de fortes pentes. Pour les Peuls, c'est alors « *hooseere* », bien que ceux du nord désignent ainsi mais, pourrait-on dire, avec un grand H, l'ensemble du plateau de l'Adamaoua. Quand ils disent : « *mi yengi Hooseere* », c'est, de façon implicite, de l'Adamaoua qu'il s'agit. Au contraire, le « *caBBal* » correspond à des étendues planes ou ondulées, situées à de hautes altitudes, par rapport aux régions voisines. A la limite, l'altitude absolue importe moins que les décrochements de relief isolant le « *caBBal* » d'un « *lesdiwol* » voisin.

Le « *caBBal* » n'est pas seulement un haut plateau, notion qui se limite à des caractères géomorphologiques. C'est un haut plateau qui ne porte pratiquement pas d'arbres. La végétation est seulement herbeuse ou disparaît, au profit d'affleurements rocheux. Un exemple spectaculaire est fourni par le Tchabbal Haléo, près de Martap, au centre de l'Adamaoua. Le plus souvent, les « *caBBé* » sont couverts d'herbes. Ils se prêtent particulièrement bien à l'élevage bovin.

Altitudes élevées et absence d'arbres se traduisent par la rudesse du climat. Le froid peut être intense : froid sec de décembre (« *jaangol* ») et froid humide de juillet-août (« *peewol* »). En saison des pluies, les hauts plateaux sont enveloppés de brouillards persistants ou exposés à des orages violents. En saison sèche, le vent souffle de façon presque continue, au point que les Peuls disent d'un « *caBBal* » qu'il est d'abord « *pellel hendu* » : un endroit venteux.

Les bovins prospèrent mais la vie des hommes est difficile sur les « *caBBé* » les plus hauts : isolement, difficultés pour se ravitailler et se soigner. Les populations de « *caBBal* » vivent à part, à l'écart des influences extérieures.

Plusieurs « *caBBé* » parsèment l'Adamaoua, en particulier à la bordure nord du plateau d'où ils dominent directement les plaines de la Bénoué. A l'ouest, seuls quelques prolongements étroits du haut plateau mambila (par exemple, Horé Taram) se trouvent au Cameroun. Le Tchabbal Mbabo représente

l'ensemble le plus important de « *caBBé* » en Adamaoua, avec une superficie d'au moins 600 km² à plus de 2 000 mètres d'altitude. Ce que les cartes dénomment Tchabbal Mbabo recouvre, en fait, plusieurs unités pastorales distinctes. Sur place, les habitants se réfèrent uniquement à ces petites unités pastorales. Tchabbal Mbabo est une généralisation arbitraire pour désigner un ensemble continu de hauts reliefs, réparti entre plusieurs circonscriptions administratives.

Les mêmes observations s'appliquent au Tchabbal Gandaba, grand alignement montagneux au nord de Tignère. Là encore, les cartes à petite échelle englobent sous une seule appellation plusieurs unités pastorales (Tchabbal Mbana, Tchabbal Gandaba proprement dit et Tchabbal Lambang). Les unes relèvent de Tignère, tandis que le Tchabbal Lambang, à l'extrémité de la chaîne, est inclus dans le département de Poli.

Les « *caBBé* » de l'Adamaoua sont souvent divisés par des limites administratives. Or, le découpage actuel de l'espace reflète les entités politiques du siècle dernier. Les « *caBBé* » ne représentaient que des marges, des espaces-tampons pour les lamidats foubé. Secteurs à peine contrôlés, parce que vides de population, souvent à la suite de la conquête de l'Adamaoua par les Foubé.

Il en est de même à l'est du plateau. Le Tchabbal Silé (qui, du point de vue administratif, dépend de Tcholliré) est déserté après la défaite des Mbéré par les Foubé de Rey. Ce que les Mbororo appellent Tchabbal Ngou, aux environs du village actuel de Fada (Djohong), était vide d'habitants au début du siècle.

Les « *caBBé* » n'étaient que des espaces marginaux pour les Foubé à l'époque pré-coloniale. L'élevage se concentrait alors aux environs de chaque capitale (« *wuro* ») de lamidat. Cette répartition du bétail accompagnait le rassemblement des Foubé dans quelques villes fortifiées. L'élevage ne dépendait pas seulement des potentialités naturelles mais également du contrôle de l'espace.

2. Le peuplement des « *caBBé* »

De périphériques et marginaux, les « *caBBé* » sont devenus des secteurs privilégiés pour l'élevage, au cours de la première

moitié de ce siècle. C'est une période d'essor du cheptel bovin en Adamaoua, favorisé par la rareté des maladies du bétail, l'accroissement d'un marché de la viande au sud du Cameroun et une « repastoralisation » des Foulbé. L'émancipation officielle des serviteurs et le relâchement effectif des liens de servitude se sont traduits par un regain d'intérêt des Foulbé envers l'élevage.

Dans les années 50 et 60, tous les « *caBBé* » de l'Adamaoua sont occupés par des populations peules qui se disposent selon un étagement remarquable en altitude.

L'étagement du peuplement peul

La gamme des groupes peuls est plus ou moins complète et décalée selon l'altitude et les conditions politiques locales. La référence adoptée est celle du Tchabbal Mbabo.

Au-dessus de 1 800 et surtout de 2 000 mètres, les prairies sommitales sont occupées par les Mbororo du groupe djafoun, à zébus rouges (« *mbororooji* » ou « *boDeeji* »). Ils ont développé un véritable pastoralisme de hautes altitudes, auxquelles leurs animaux sont bien adaptés. C'est peut-être la raison pour laquelle ils ne se trouvent pas sur les autres « *caBBé* », sauf celui de Ngou (Djohong), à une altitude pourtant inférieure (1200-1300 mètres).

De 1 600 à 1 800 mètres s'intercalent d'autres Mbororo du groupe akou, à zébus blancs (« *akuuji* » ou « *daneeji* »). Seuls, quelques lignages akou se sont installés sur les « *caBBé* » de Mbabo et de Lambang.

Cet étagement des deux groupes mbororo se retrouve à la fois aux Grassfields et sur les plateaux Mambila du Nigeria.

L'étage de 1 500 à 1 700 mètres est souvent occupé par des Foulbé dits « *Mayo-Iné* ». L'appellation « *Mayo-Iné* » est mal acceptée par les intéressés parce qu'elle implique une attitude d'exclusion de la part des autres Foulbé. Cependant, le groupe est bien individualisé et possède une race bovine (les « *Ma-Ineeji* ») particulière, intermédiaire entre les zébus mbororo et les goudali foulbé.

Enfin, à 1 400-1 500 mètres, des Foulbé de l'Adamaoua se tiennent sur les contreforts des grands « *caBBé* » ou sur les tables des petits « *caBBé* » de Ngaoundéré (Mounguel, Bakari Bata, Hakoundérou). De façon symptomatique, les Foulbé les

plus anciennement installés en Adamaoua n'accèdent qu'à des altitudes relativement faibles de « *caBBal* ».

A l'étagement altitudinal des groupes peuls correspond une hiérarchie dans les degrés de pastoralisme. Ceux qui habitent le plus haut privilégient l'activité pastorale. Au contraire, ceux qui se trouvent plus bas s'adonnent également à des travaux agricoles. Le maïs, principale céréale cultivée, procure de meilleurs rendements en dessous de 1 500 mètres. Véritables éleveurs-cultivateurs, certains Foulbé descendent cultiver au pied du Tchabbal Mbabo, à 1 200 mètres d'altitude.

Phases historiques et répartition du peuplement

Situés aux marges mal assurées des lamidats foulbé, les grands « *caBBe* » n'offraient guère d'attraits pour les Foulbé, au cours du siècle dernier.

Les premiers occupants du Tchabbal Mbabo furent des Mbororo du groupe djafoun. Et encore, les premiers migrants en Adamaoua, vers 1870, ne s'y dirigèrent pas dès leur arrivée. Installés par le « *laamiiDo* » de Tibati à l'emplacement de l'actuel Tignère, ils en furent chassés par les Foulbé de ce petit lamidat, à la fin du siècle dernier. Tibati, en protecteur des Mbororo, les ré-installe alors à Lompta, près d'un ancien camp militaire (« *sanyeere* ») qui servait de base aux expéditions contre les Nyem Nyem. Les Mbororo disposent d'une source natronée à proximité (« *Bure Galim* ») mais ils sont exposés aux attaques des Nyem Nyem qui les considèrent comme les suppôts de Tibati. A l'époque coloniale, l'expédition des Allemands en 1906 contre les Nyem Nyem facilite l'utilisation de la source natronée. En 1910, la création d'un « *Bezirk Lompta* » ouvre théoriquement aux Mbororo la plus grande partie du Tchabbal Mbabo. En fait, les éleveurs n'osent s'y aventurer, toujours par crainte d'attaques des Nyem Nyem.

Au début du siècle, les Djafoun nomadisent en haut des « *caBBe* » qui dépendent de Banyo (Dadawal, Mayo Ndaga au Mambila) mais ils n'ont pas accès à ceux de Galim, par suite de ce qu'ils appellent « *kono Bure Galim* » : guerre faite d'une série d'escarmouches, d'attaques-surprises des bergers et des campements isolés. Les éleveurs sont contenus sur le plateau de Tignère et encore, dans l'insécurité. Les Djafoun ne disposent

vraiment du Tchabbal Mbabo qu'à partir des années 20, à la faveur d'une politique française plus amicale envers les Nyem Nyem qui descendent alors de la montagne de Galim.

Au cours des années 20 et 30, les Djafoun sont les seuls à habiter en permanence en haut du Tchabbal Mbabo. Au début du siècle, les Foulbé de Banyo plaçaient leur bétail sur le haut plateau Mambila, avec des bergers. La frontière anglo-française, après la défaite des Allemands, perturbe ce système pastoral. Les Foulbé eux-mêmes ne se résignent pas à s'éloigner des cultivateurs et de leurs champs : pour leur alimentation, ils dépendent d'un ravitaillement régulier en céréales. Au contraire, les jeunes Mbororo ne consomment alors pratiquement que du lait. Plus indépendants des cultivateurs, ils peuvent s'isoler sur les hauteurs du « *caBBal* » où ils pratiquent un véritable pastoralisme d'altitude. Ces Djafoun relèvent surtout des lignages Faranko'en (à Mbabo) et Djaranko'en (à Tondé Wandou).

Alors que les anciens se sédentarisent aux environs de Lompta, en contrebas du « *caBBal* », les jeunes parcourent les hauteurs, avec la majorité du cheptel. Cet éloignement permet de restreindre les ventes d'animaux et d'esquiver les prélèvements par les chefs. Dans les années 30, le chef de Galim est, en effet, redouté pour les redevances qu'il exige des Mbororo, surtout au moment de la cure natronée. A l'hostilité ouverte contre les éleveurs succède une oppression fiscale.

Bientôt s'ajoute la concurrence de nouveaux éleveurs qui montent sur le « *caBBal* » : des Foulbé du côté de Banyo et des Akou sur Galim. Dès lors, c'est un exode de Djafoun vers Meiganga (les Djaranko'en), Djohong (les Ringuimadji) et Bouar en Oubangui-Chari (les Faranko'en). Les départs, réguliers au cours des années 30 et 40, sont un peu compensés par des arrivées de Djafoun des Grassfields, d'abord dans les années 30 (à cause des sauterelles) puis au début des années 60 (par suite de conflits avec les cultivateurs).

Actuellement, les Djafoun du Tchabbal Mbabo sont réduits à une minorité d'une cinquantaine de familles. Le groupe a essaimé en Adamaoua et en Centrafrique, très loin vers l'est (Bambari). Il a joué un rôle historique important dans la mise en valeur, par l'élevage, des plus hauts « *caBBe* » de l'Adamaoua.

La tendance spontanée d'un groupe pastoral qui dispose de bons pâturages consiste à en écarter les autres éleveurs. C'est la réaction des Djafoun de Lompta à l'égard des premiers Mbororo Akou qui montent sur l'Adamaoua, en 1931. Ils leur interdisent l'accès du Tchabbal Mbabo, en les contenant sur le plateau de Tignère. Cette exclusion se prolonge jusqu'à la fin des années 40, lorsque de nouveaux lignages akou arrivent.

Gamanko'en, Boutanko'en et MbeweBe ressemblent aux Djafoun, en ce sens qu'ils privilégient les pâturages de hauts plateaux. Du plateau de Jos, ils ont gagné les monts Shebshi (Tchabbal Kiri) et les plateaux mambila où ils sont déjà fortement implantés. Dans les années 50, leur poussée migratoire atteint le Tchabbal Mbabo, notamment Gongowal (Tignère) et Horé Mayo Perdé (Galim). Leur bétail prospère tellement que ces pâturages deviennent rapidement surchargés. Quelques familles trouvent un exutoire à Lambang, à l'extrémité de la chaîne de Gandaba, dès les années 50. Mais ce délestage ne suffit pas à compenser la croissance des effectifs de zébus blancs sur le Tchabbal Mbabo. Les Akou reconnaissent eux-mêmes qu'il n'y a plus d'herbe sur le « *caBBal* » parce que les troupeaux sont devenus trop nombreux. Ils descendent alors au pied du « *caBBal* », dans les années 60, puis ils s'éloignent vers Bagodo et Kalaldi sur Meiganga, au cours des années 70. Il ne reste plus qu'une centaine de familles akou en haut du Tchabbal Mbabo.

Le processus se déroule un peu de la même façon que pour les Djafoun, avec un décalage de quelques décennies. Les troupeaux bénéficient de conditions tellement favorables sur le « *caBBal* » qu'ils prolifèrent, au point que les pâturages d'altitude ne suffisent plus. Enrichis, les éleveurs doivent partir à la recherche de pâturages plus étendus.

Les Foulbé dits « *Mayo-Iné* » constituent une strate de peuplement sur tous les « *caBBé* » de l'Adamaoua. Originaires de la région de Yola, ils relèvent surtout des lignages Mbewe'en, Isho'en et Wuiti'en. D'autres lignages sont moins représentés : Djalloube'en, Djouba'en et Kessou'en. Un courant migratoire relie, dès les années 20, l'ouest et le sud de Yola avec le plateau, aux environs de Tignère (Garbaya, Ndeng). Dans les années 50 et 60, les arrivées de Foulbé s'accroissent, par suite de lourdes

pertes en bétail infligées au nord par la peste bovine, la péri-pneumonie puis la trypanosomose bovines. Les nouveaux venus ne possèdent que de petits troupeaux ou sont complètement ruinés. Ils s'engagent comme bergers des Foulbé du plateau, voire de Mbororo. A leur arrivée en Adamaoua succède une période de reconstitution du cheptel, sur les « *caBBé* » de la région de Tignère (Gongowal et Gandaba). Comme les Mbororo, les Foulbé Mayo-Iné sont capables de vivre à l'écart des cultivateurs. Eux-mêmes s'adonnent à la fois à l'élevage et à des travaux agricoles. Grâce à cette autonomie, ils sont les premiers à se fixer sur le Tchabbal Mbana dans les années 30 puis sur Gandaba une décennie plus tard. Auparavant, les Foulbé de Tignère envoyaient seulement leurs troupeaux en transhumance sur ces « *caBBé* », sous la conduite de bergers.

Si les Mbororo Akou et les Foulbé Mayo-Iné se partagent les alpages au nord de la chaîne de Gandaba, les deux groupes sont davantage en concurrence sur Gongowal, à des altitudes presque équivalentes. La prospérité du bétail, surtout celui des Akou, provoque une surcharge des pâturages. A partir des années 50, les Foulbé Mayo-Iné égrènent de nouveaux habitats sur le plateau (Nyambaka, Dibi, Tourningal) mais ils se dirigent surtout vers le Tchabbal Silé sur Mbang-Rey. A 1600-1700 mètres, ils y retrouvent des pâturages dégagés qui ressemblent à ceux des hautes terres de Tignère. Le courant migratoire devient continu vers le Tchabbal Silé et le Tchabbal Hakoundérou, pendant les années 50 et 60.

D'un côté à l'autre de l'Adamaoua, les Foulbé Mayo-Iné sont attirés par les pâturages de « *caBBal* ». Cet attrait est lié au grand intérêt qu'ils portent au bétail. Eux-mêmes se disent « *imBe na'i* » : des gens du bétail, développant une idéologie pastorale, alors qu'en fait, ils s'adonnent également à la culture du sorgho ou du maïs.

Les Foulbé de l'Adamaoua (VollarBe, Yillaga'en) ne montent sur les « *caBBé* » qu'à partir de 1920-30. Les effectifs de cheptel progressent partout, les liens avec les serviteurs se relâchent et les Foulbé tentent d'esquiver les redevances imposées par les « *laamiiBe* ». Leur isolement en brousse manifeste une re-pastoralisation, surtout sensible à partir des années 30. Les Foulbé de Banyo ont perdu leurs pâturages sur le haut plateau Mambila, ce

qui décide certains à se porter en haut de Sambolabo (Mayo Kélelé) ou de Kouï. La pression des Foulbé s'accroît sur les hauteurs du Tchabbal Mbabo qui dépendent de Banyo (Dadawal, Mbiiti, Tchabbal Mayo Fowrou) dont ils écartent les Djafoun. Tous ces Foulbé reconnaissent qu'ils s'installent en altitude « *daliila durngol* » : à cause de l'élevage.

Une extension simultanée du peuplement foulbé se produit sur les « *caBBé* » à la périphérie des autres lamidats. Les Foulbé de Tignère placent du bétail sur le Tchabbal Mbana. Des Foulbé « sortent » de la ville de Ngaoundéré et abandonnent le village (« *rumde* ») de leurs serviteurs pour s'isoler en brousse, vers Gounjel et le Tchabbal Bakari Bata, en compagnie de leur bétail. Au début, ils coexistent avec quelques Mbororo puis, la charge en bétail s'accroissant, les Foulbé de Ngaoundéré interdisent les troupeaux mbororo sur leur territoire.

Lorsque l'économie pastorale de l'Adamaoua s'affirme, les « *caBBé* » attirent une population peule complexe. Pourtant, une partie de ces éleveurs ne reste pas sur place. Le mouvement migratoire est relancé, de préférence vers d'autres « *caBBé* » encore disponibles.

3. Un système pastoral d'altitude

Le système pastoral qui s'est développé sur les « *caBBé* » de l'Adamaoua est remarquable par ses performances et par sa logique spatiale.

Un élevage prospère

Les principaux avantages des « *caBBé* » pour l'élevage s'apprécient dans le domaine sanitaire. Le « *caBBal* » est un milieu salubre pour le bétail. Lorsque des animaux atteints de fièvre (« *pi'al* ») montent sur les hauts pâturages, ils guérissent lentement d'eux-mêmes, sans intervention vétérinaire. Cet avantage provient de l'absence d'insectes piqueurs. En fait, l'absence de tiques n'est pas un acquis définitif. De même, on estime maintenant que des mouches tsé-tsé peuvent survivre à des altitudes élevées.

Les zébus sont sensibles à la trypanosomose bovine transmise par les mouches tsé-tsé, ce qui explique l'intérêt pastoral des « *caBBé* ». Les zébus mbororo rouges sont réputés encore plus

fragiles à cette maladie que les blancs. Pour cette raison, seuls quelques lignages akou recherchent les pâturages de « *caBBal* ». Les autres nomadisent au sud de l'Adamaoua, à des altitudes relativement faibles (moins de 1000 mètres).

Les éleveurs qui arrivèrent sur des « *caBBe* » tardivement mis en valeur (Tchabbal Silé) insistent sur le bon état initial de leur bétail : « *na'i tekki bana gaduuji* » : les vaches étaient grasses comme des phacochères ! La rareté des tiques permet de faire l'économie de détiquages, travaux les plus accaparants en saison des pluies. Autrefois, des Mbororo se tenaient surtout en haut de « *caBBal* » pour éviter d'avoir à détiquer les animaux.

Un autre avantage pastoral des « *caBBe* » tient à la valeur de leurs pâturages. Sans couvert d'arbres ou d'arbustes, les graminées offrent des fourrages de bonne qualité et en abondance. Les témoignages des premiers occupants s'accordent également sur ce point. Les Mbororo indiquent que les meilleures graminées du Tchabbal Mbabo étaient, autrefois, « *balbaaje* » (?), « *arngaaje boDeeje* » (*Hyparrhenia spp.* ?), « *nebbamwal* » (*Melinis minutiflora*), « *birijiwal* » (trèfles).

Enfin, les « *caBBe* » de l'Adamaoua ne sont pas accaparés par des cultivateurs. L'espace est libre pour le bétail. Au début, les éleveurs eurent seulement affaire à une grande faune : buffles, voire lions qui causaient quelques pertes de bétail. Pour la plupart des éleveurs, ce n'était pas une contrainte insurmontable. Les premiers Djafoun du Tchabbal Mbabo pratiquaient la chasse aux lions à l'arc.

Grâce à toutes ces conditions favorables, l'élevage était prospère. Les vaches vêlant souvent, les effectifs de cheptel augmentaient rapidement. Les éleveurs en « *caBBal* » étaient réputés pour leur richesse. De grandes fortunes pastorales se sont bâties sur les « *caBBe* » de l'Adamaoua. Le plus riche Foulbé habitait autrefois près de Banyo mais ses troupeaux stationnaient sur les hauteurs, du Mambila jusqu'à Galim. Aujourd'hui, les plus riches éleveurs de « *caBBal* » sont des Mbororo Akou, à Wogomdou et à Tchabbal Lambang. Leurs animaux ont la réputation d'être plus féconds que les goudali des Foulbé de l'Adamaoua. Dès qu'ils accèdent à des pâturages de « *caBBal* », les zébus blancs se multiplient à tel point qu'ils évincent les troupeaux d'autres races.

A l'époque coloniale, des Français avaient également entrepris l'élevage bovin sur le Tchabbal Mbabo (à Gongowal et Horé Mayo Perdé), dans les années 40. Cet élevage ne s'est pas maintenu, par suite de la pression pastorale sur les pâturages. Les « *caBBé* », d'étendue limitée, sont devenus des enjeux entre éleveurs. La progression du cheptel entraîne une dynamique d'expansion spatiale des élevages. Dans ses besoins de nouveaux pâturages, chaque éleveur se heurte à d'autres éleveurs, engagés dans une expansion parallèle. Des solidarités lignagères se renforcent, à la faveur de concurrences autour d'aires à bétail (« *waalde* ») contestées. Mais des compétitions peuvent également surgir entre des lignages proches (les Gamanko'en et les Boutanko'en, chez les Akou). Ces affrontements pastoraux se dénouent par des départs. Les « *caBBé* » de l'Adamaoua ont fonctionné, de façon périodique, comme des foyers d'émigration d'éleveurs « en surplus », par rapport aux pâturages disponibles.

Le recours à la transhumance

Les fortes charges en bétail sur les pâturages d'altitude entraînent des conséquences sur la nature et la physionomie de la flore herbacée. Ces changements se résument par la substitution, aux bonnes graminées d'autrefois, d'une espèce qui devient dominante : le « *pagame* » (*Sporobolus africanus*).

Cette graminée, en touffes et à feuilles effilées, est décriée par les spécialistes des pâturages. Elle présente pourtant le mérite de couvrir des sols soumis à une exploitation pastorale intense et de freiner leur érosion. Les secteurs de « *caBBal* » les plus érodés se situent en dessous de la limite d'implantation du *Sporobolus* (Tchabbal Mbana, Horé Ngouri sur le Tchabbal Mbabo). La nouvelle graminée présente cependant l'inconvénient de durcir en saison sèche, se transformant en un véritable paillason difficile à paître. Les éleveurs en haut de « *caBBal* » sont contraints de descendre le bétail, à la recherche d'autres pâturages en saison sèche, de pratiquer une transhumance.

La valeur pastorale des « *caBBé* » ne tient pas seulement à leurs pâturages d'altitude mais également à l'existence de bons pâturages de saison sèche, en contrebas. De ce point de vue, les « *caBBé* » qui dominent les plaines de la Bénoué (Tchabbal Gandaba) sont défavorisés, par rapport à ceux qui disposent

d'un « débouché pastoral » sur le plateau (Tchabbal Mbabo). Autrefois, des éleveurs descendaient en transhumance vers les vallées de Mayo Déo, la plaine koutine, les Mayo Mbigni et Méré (affluents du Faro), les Mayo Rina et Djisark (affluents de la Vina-Nord). Depuis les années 70, c'est impossible - ou dangereux - par suite des mouches tsé-tsé, nombreuses à ces faibles altitudes. Au contraire, les grandes vallées du plateau dans la région de Tibati (Mayo Béli et affluents) sont devenues des zones de transhumance précieuses pour les éleveurs du Tchabbal Mbabo. Elles ont maintenu la prospérité de leurs troupeaux, lorsque les pâturages d'altitude se sont appauvris.

Le système pastoral de « *caBBal* » associe des pâturages d'altitude à d'autres de saison sèche, de préférence sur le plateau. Tous les éleveurs ne pratiquent pas les mêmes déplacements de transhumance. Aux Foulbé et aux Akou, qui descendent seulement au pied des « *caBBe* », s'opposent les Djafoun qui parcourent au moins une cinquantaine de kilomètres. Les éleveurs qui hivernent le plus haut ont tendance à se déplacer le plus loin. Leur bétail, en stationnant en altitude, ressent davantage les effets de la réduction des ressources fourragères en saison sèche. En fait, les zébus de race rouge se montrent plus exigeants que les autres en pâturages, alors même qu'ils sont déjà plus sensibles à la trypanosomose. Les Djafoun concilient les exigences, à la limite contradictoires, de leur race bovine par la recherche au loin des meilleurs pâturages de saison sèche et par la montée sur les « *caBBe* » les plus élevés, donc les plus salubres, en saison des pluies. D'une saison à la suivante, ils satisfont une exigence de leur bétail puis l'autre. « Jeu » difficile de balancement saisonnier, envisageable tant que les pâturages en haut de « *caBBal* » restent suffisamment étendus. Le système pastoral des Djafoun est le plus dépendant du milieu de « *caBBal* ».

Les relations éleveurs-cultivateurs

Les « *caBBe* » de l'Adamaoua ne sont pas habités par de vrais cultivateurs. Cela ne veut pas dire qu'autrefois (à l'époque pré-foulbé), des populations agricoles ne peuplaient pas ces hautes terres. De nombreux indices archéologiques témoignent du contraire. Des Nyem Nyem habitaient sur le Tchabbal Mbabo (à Tondé Wandou), tandis que des Bouté occupaient les hauts

versants du côté de Banyo (Mayo Kélelé). A l'est, le Tchabbal Ngou et le Tchabbal Silé se trouvaient dans l'aire de peuplement des Mbéré. Mais, à l'arrivée des éleveurs, ces hauteurs étaient désertées depuis longtemps.

Il en résulte une conséquence importante : l'absence de confrontation entre éleveurs et cultivateurs. Cette donnée différencie les « *caBBé* » de l'Adamaoua de ceux des Grassfields et du Mambila. De même, le contexte pastoral change lorsque les éleveurs stationnent sur le plateau lui-même, en juxtaposition et en concurrence avec des sociétés agricoles, aussi bien à l'est (les Gbaya) qu'à l'ouest (les Wawa et Kondja) de l'Adamaoua. Les relations éleveurs-cultivateurs s'inscrivent alors sur un fonds d'antagonismes qui peuvent dégénérer en accès de violences.

La spécialisation pastorale des « *caBBé* » donne lieu à divers types d'associations entre les populations, notamment autour du Tchabbal Mbabo. Il s'agit d'abord de la fumure des cultures de maïs pour laquelle les cultivateurs Nyem Nyem (et Foulbé) sont demandeurs. Ils invitent les transhumants descendus du « *caBBal* » à stationner sur les chaumes, en début de saison sèche. Pour cela, ils n'offrent pas de l'argent comme en certaines régions sahéliennes mais ils se chargent de nourrir les bergers. Ils les logent chez eux ou dans des abris construits à leur intention. Le bétail broute les herbes qui parsèment les chaumes et surtout des herbes à éléphants qui tapissent les vallées au sortir du « *caBBal* ». Mais bientôt ces pâturages s'épuisent. Les bergers envisagent alors de partir à la recherche d'autres pâturages, tandis que des cultivateurs tentent de les retenir, en achetant du sel pour les animaux. Des cultivateurs foulbé (Garbaya) sollicitent des éleveurs avec lesquels ils entretiennent des liens d'amitié, voire des parents qui s'occupent, en haut du « *caBBal* », d'animaux confiés. Cette association remarquable entre éleveurs d'en haut et cultivateurs d'en bas n'exclut pas des incidents lorsque des transhumants, descendus trop tôt, abîment des cultures (patate douce ou manioc).

Les autres formes d'association sont motivées par le ravitaillement vivrier des éleveurs. Contrairement aux premiers Djafoun sur le Tchabbal Mbabo, les éleveurs d'aujourd'hui consomment régulièrement des produits agricoles. En l'absence de voisins cultivateurs, ils ont le choix entre deux solutions : s'engager

dans l'agriculture ou acheter des céréales. En fait, les choix ne sont pas exclusifs. Les éleveurs qui entreprennent des travaux agricoles parviennent rarement à récolter suffisamment pour couvrir les besoins familiaux. La plupart des éleveurs foulbé de « *caBBal* » s'efforcent de cultiver un peu, tandis que les Mbororo préfèrent acheter de la nourriture.

Concurrence des soins au bétail, manque de main-d'oeuvre familiale, faible intérêt pour le travail de la terre : les éleveurs qui s'engagent dans l'agriculture assurent rarement par eux-mêmes tous les travaux de la terre. Ils font appel à des ouvriers agricoles pour les tâches les plus pénibles : billonnage des champs de maïs, premier sarclage du sorgho. L'appel de main d'oeuvre suscite des migrations saisonnières de travail vers les « *caBBe* ».

Cette forme d'association ne lie pas tellement les Foulbé à des cultivateurs proches (Nyem Nyem ou Gbaya) mais à des populations plus éloignées (Koutine, Tchamba, voire Mafa de Mokolo). Le travail agricole salarié reste entaché de marques anciennes de servitude. Louer ses bras pour cultiver au service de Foulbé est encore « honteux ». Les Dourou de plaine, qui s'employaient autrefois chez les Foulbé de Tchabbal MOUNGUEL et Tchabbal SILÉ, n'y vont plus, depuis qu'ils gagnent de l'argent chez eux avec la culture de l'igname ou du coton.

La forme de symbiose préférée des cultivateurs passe par le marché où les éleveurs s'approvisionnent en céréales. De grands marchés jalonnent ainsi la périphérie des « *caBBe* » : Garbaya, Wogomdou, Kouï et Sambolabo autour du Tchabbal Mbabo, Mbang-Rey en contrebas du Tchabbal SILÉ. Autrefois, des cultivateurs en plaine se rendaient régulièrement sur les « *caBBe* » pour vendre des vivres aux éleveurs : Koutine vers le Tchabbal Gandaba, Gbaya de la Mbéré vers le Tchabbal Ngou. Grâce à des gains substantiels, des cultivateurs ont pu se constituer de petits troupeaux : Mboum en bas de Gandaba, Gbaya de Djohong. Grands acheteurs de produits agricoles, les Mbororo sont particulièrement bien considérés par les Gbaya de Djohong, contrairement aux Foulbé.

Inversement, l'achat de toute la nourriture familiale, à longueur d'année, représente des sorties continues d'argent. Pour maintenir ce type d'économie « extravertie », il faut être

riche en bétail. C'est le cas en haut de « *caBBal* » où les cultures sont réputées ne pas donner de bons rendements. Des Foulbé, nantis de peu de bétail et désireux de limiter leurs achats de produits vivriers finissent par descendre du Tchabbal Mbabo.

En s'installant en haut d'un « *caBBal* », les éleveurs espèrent s'enrichir. Réciproquement, seuls les éleveurs riches bénéficient vraiment du type d'économie pastorale de « *caBBal* ».

4. Les « *caBBe* », refuges pastoraux

Depuis les années 60 et surtout 70, l'économie pastorale de l'Adamaoua est perturbée par une forte incidence des mouches tsé-tsé. En provenance des plaines de la Bénoué, la vague d'infestation glossinaire affecte d'abord toute la bordure nord du plateau puis elle s'étale en une large poche sur la table du plateau, de Tignère à Martap et à Ngaoundéré. De 1975 à 88, une opération ambitieuse de pulvérisation d'insecticides par hélicoptères et par voie terrestre libère une partie des pâturages infestés. Mais elle n'est pas étendue à l'est de l'Adamaoua, également infesté (Mbang-Rey, Bélel et Djohong). D'autre part, elle ne réussit pas à enrayer complètement les glossines du plateau. Des foyers de réinfestation renaissent périodiquement au pied du Tchabbal Mbabo où ils finissent par interdire la présence du bétail. Les mouches tsé-tsé se remettent à progresser selon un véritable front dans la vallée du Faro et de ses affluents, en contrebas du Tchabbal Gandaba. En 1990, les deux aires de réinfestation se soudent au niveau de Tignère et des sources du Faro. La poche d'infestation s'étale davantage qu'en 1975 en direction de Banyo (vallées du Mbamti et du Mayo Banyo).

Dans un contexte pastoral qui devient plus contraignant, les « *caBBe* » restent de rares secteurs salubres. Toutefois, ils n'échappent pas tous à la menace des glossines. Ceux qui dominent directement les plaines de la Bénoué sont plus exposés que d'autres, situés au-delà du front glossinaire. En haut des 1 500 mètres du Tchabbal Mbana, les animaux ne sont plus tout à fait en bonne santé, ni sur les 1600 mètres du Tchabbal Silé. Toutefois, il est difficile de savoir si les animaux sont piqués par les mouches en haut de ces « *caBBe* » ou lorsqu'ils descendent, à la recherche d'herbe. Dans le contexte actuel, l'avantage conféré par l'altitude devient de plus en plus précieux.

A l'inverse, les abrupts de « *caBBé* » interposent, au-dessus du plateau ou des plaines, des versants accidentés où s'encastrent des galeries forestières. Ces secteurs difficiles d'accès abritent des gîtes à glossines qui n'ont jamais pu être complètement éradiqués, même au moyen d'hélicoptères. C'est à partir des ravins de Guinkol et de Bounsoung, à la périphérie du « *caBBal* », que s'est reconstitué sans cesse le foyer d'infestation de Mayo Dankali (Galim).

A présent, les grands « *caBBé* » de l'Adamaoua maintiennent l'élevage mais comme de façon résiduelle et insulaire, au-dessus de plateaux de plus en plus infestés. Le système pastoral d'altitude s'en trouve lui-même compromis. D'abord, la transhumance du bétail devient aléatoire. Des éleveurs hésitent à descendre vers les vallées périphériques qui restent dangereuses, même en saison sèche. Il faudrait protéger les animaux par des traitements trypanocides. Comme ces traitements ne sont plus effectués gratuitement par les vétérinaires, des éleveurs forcent le bétail à rester en haut à longueur d'année. C'est une forme de sédentarisation à contre-cœur, sous l'effet d'une menace écologique.

Avec l'arrêt de la transhumance des troupeaux de « *caBBal* », les champs des cultivateurs en contrebas ne reçoivent plus de fumure. Une forme d'association entre éleveurs et cultivateurs tombe en désuétude. Les cultivateurs riches, par exemple les Foulbé de Mayo Kouï, compensent l'absence de fumure animale en achetant de l'engrais. Les autres recourent au système de la jachère.

Les hauts de « *caBBal* » sont convertis en refuges pastoraux pour les éleveurs du plateau, notamment les Foulbé. Les uns y replient leur bétail, confié à des bergers ou à des amis. Les autres montent s'y installer. Les charges en bétail s'accroissent sur les prairies d'altitude. Leurs effets s'aggravent encore en saison sèche, puisque la plupart des troupeaux ne descendent plus. Désormais, les éleveurs de « *caBBal* » ne mettent plus le feu aux herbes, en début de saison sèche. Placés en situation pastorale difficile, les éleveurs ménagent enfin les pâturages. C'est une question de survie du bétail, à cette époque de l'année. Les animaux se résignent à brouter de l'herbe sèche et piétinée mais ils maigrissent. Les éleveurs de « *caBBal* » préfèrent voir des

animaux qui ont faim plutôt que des animaux malades. Du moins, est-ce le raisonnement que tiennent les Foulbé. Il est plus difficile aux Mbororo de s'y résoudre.

Le transfert de nombreux troupeaux en altitude et la menace des glossines autour des « caBBé » perturbent l'étagement ancien des éleveurs par groupes ethniques. Les Foulbé poussent leurs animaux de plus en plus haut, au milieu des Djafoun. Ceux-ci supportent mal ces intrusions qui réduisent les pâturages disponibles par animal. A ces compétitions sur les pâturages s'ajoute la difficulté de vendre des animaux sur certains « caBBé » encerclés par des mouches tsé-tsé, par exemple à Tchabbal Mbana et Tchabbal Gandaba. L'économie pastorale est comme bloquée. Les éleveurs n'ont plus d'argent, même pas pour payer des traitements vétérinaires.

Conclusion : pour un sauvetage des pâturages de « caBBal »

Espaces vides à l'époque pré-coloniale et encore au début du siècle, les « caBBé » de l'Adamaoua sont devenus des centres remarquables d'élevage. C'est là que nombre d'animaux malades, en provenance des plaines du nord, se refaisaient une santé. Tant que les traitements vétérinaires sont restés exceptionnels, les « caBBé » ont exercé un véritable rôle réparateur pour le cheptel.

Aujourd'hui, ce rôle ne s'est pas amoindri, au contraire. Avec la réinfestation actuelle du plateau par les glossines, les « caBBé » deviennent des isolats pastoraux précieux. Mais les troupeaux s'y pressent tellement que les prairies d'altitude ne pourront supporter longtemps des charges aussi fortes. Les formations à *Sporobolus*, pourtant résistantes à la pâture, risquent de disparaître pour laisser le sol à nu, sous forme de plaques de « karal ».

Devant le risque de destruction des seuls pâturages encore salubres à la bordure nord de l'Adamaoua, une action de sauvegarde s'avère urgente. D'autant plus qu'elle peut s'appuyer sur une graminée adaptée à ce genre de milieu, le « kikuyu grass » (*Pennisetum clandestinum*). Introduite autrefois aux Grassfields par les Anglais, cette excellente graminée fourragère s'est

étendue d'elle-même jusqu'au Tchabbal Mbabo. Curieusement, les services techniques n'y ont jamais prêté attention en Adamaoua.

Une sauvegarde des pâturages d'altitude consisterait à diffuser le « *kikuyu* » sur les aires à bétail où elle prend particulièrement bien racine. Ensuite, les aires à bétail seraient déplacées périodiquement, afin d'améliorer la plus grande partie possible de ces pâturages. C'est une affaire de volonté des services techniques et de participation des populations pastorales.

Bibliographie

- BOU TRAIS J., 1978. « Peuplement et milieu naturel en zone soudanienne : le cas de la plaine Koutine (Cameroun) ». *Cah. ORSTOM, Ser. Sc. Hum.* 15 (2), pp. 103-143, fig., bibliogr. + cart. dépl.
- BOU TRAIS J., 1978. « Deux études sur l'élevage en zone tropicale humide (Cameroun) », *Trav. et Doc. ORSTOM*, n° 88, 194 p., fig., fotogr., bibliogr. + cart. dépl.
- BOU TRAIS J., 1992. *Hautes terres d'élevage au Cameroun*. ORSTOM-Paris X, 3 vol. 1635 p. multigr., fig., tabl. annexes, index, bibliogr. + atlas.
- HURAU LT J., 1975. *Surpâturage et transformation du milieu physique ; l'exemple des hauts plateaux de l'Adamaoua (Cameroun)*. I.G.N., 218 p., fig., bibliogr. planches fotogr.
- LETOUZET R., 1985. *Notice de la carte phytogéographique du Cameroun au 1/500 000*. 5 fasc., 321 p., bibliogr. index + cart. en coul.
- LHOSTE Ph., 1969. « Les races bovines de l'Adamaoua (Cameroun) ». *Coll. sur l'élevage*, I.E.M.V.T., pp. 519-533, bibliogr.